



On s'abonne à l'imprimerie du Gouvernement.

Prix: 15 fr. PAR AN.

payables par trimestre et d'avance.

MESSAGER

DE TAHITI.

ANNONCES: 1 franc la ligne.
carton 9 points (petit-rom.)

AU COMPTANT.

à adresser à l'imprimerie du Gouvernement.

PARTIE OFFICIELLE.

En vertu d'un ordre de M. le Chef de division, Gouverneur, en date du 15 octobre 1855.

L'exploitation de la cale de halage, ainsi que les opérations elles-mêmes du halage des bâtiments sur ladite cale et de leur mise à l'eau rentreront jusqu'à nouvel ordre dans les attributions de M. le chef de bataillon, directeur du génie et des ponts et chaussées.

Conformément aux ordres de M. le Chef de division, Gouverneur.

Une commission composée de :

MM. Belland, lieutenant de vaisseau, commandant la *Moselle*;

Spaquer, enseigne de vaisseau;

Augé-Dufresse, enseigne de vaisseau, directeur de l'arsenal.

A été nommée, le 17 octobre, à la demande du président du tribunal de commerce, pour examiner les trois mémoires français, l'Africain et statuer sur l'urgence de la carène complète ordonnée par les experts dans leur rapport du 15 du courant.

DIRECTION DES AFFAIRES EUROPÉENNES.

Conformément aux ordres du Chef de division, Gouverneur, etc., etc.

Le directeur des affaires européennes rappelle aux résidents étrangers des îles soumises au protectorat que l'arrêté de M. le Gouverneur Benot, en date du 30 février 1847, relatif à l'état-civil des Français et des étrangers, en ce qui concerne les naissances et les décès n'a été abrogé par aucun arrêté, ordre ou règlement postérieur, et, en conséquence, il les invite à se conformer aux prescriptions dudit arrêté, qui porte en substance :

1re SECTION. — NAISSANCES.

Les déclarations de naissances seront faites dans les trois jours qui suivront l'accouchement, et l'enfant sera présenté à l'officier de l'état-civil, si la naissance a eu lieu à Papeete, et dans le mois qui suivra, si l'enfant est né dans quelque autre partie de Tahiti ou de Moorea. Dans ce cas, la

présentation obligatoire sera remplacée par la déclaration de deux témoins Français, étrangers ou indigènes.

2e SECTION. — DÉCÈS.

Aucune inhumation ne devra avoir lieu à Papeete sans une autorisation écrite de l'officier de l'état-civil, qui sera présentée au commissaire de police, avant le départ du convoi.

Pour les déclarations indiquées ci-dessus, on devra se conformer aux articles 55, 56, 57 et 77 du Code civil.

Les dispositions de l'article 346 du Code pénal, ainsi que celles du 3e paragraphe de la 6e section du livre III du titre 2 du même Code seront applicables aux contrevenants.

Papeete, 19 octobre 1855.

Le directeur des affaires européennes.

E. HARDY.

PARTIE NON OFFICIELLE.

Mardi matin, 16 du courant, l'avisé à vapeur le *Durac*, commandé par M. de Lavoissière de Laverge, lieutenant de vaisseau, a quitté la rade de Papeete et a fait route pour l'Étalon, où sont envoyés en mission la chefesse de Pannua, Aïfenua vahine, le tohiti Ote et M. Baril, interprète. En l'absence du *Durac*, la corvette la *Moselle* a placé le grade de chef de division.

NOUVELLES DIVERSES.

Défaite et prise du khan de Khiva, par les Persans.

Des nouvelles récentes, arrivées de Perse, annoncent que le khan de Khiva vient d'être décapité avec ses fils, ainsi qu'une trentaine de ses officiers, et que leurs têtes ont été envoyées à Téhéran. Quelques mois sur ce qui a nécessité l'expédition de cette mesure rigoureuse ne seront peut-être pas sans intérêt pour le lecteur.

Lorsqu'on voyage en Perse, l'on rencontre assez fréquemment des hommes qui, une corde au cou, vous demandent l'aumône d'un air suppliant. Ces gens ne sont point de mendicants de profession, ni derviches, ni zingarilles.

sentir en France ce délicieux petit opéra, toujours bien accueilli, vieille connaissance que l'on revoyait chaque fois avec un nouveau charme.

Quand à M. Cushing, nous le complimentâmes sur le choix du chanteur et qu'il s'était chargé d'accompagner. Nous ne pouvons lui reconnaître qu'un jeu de physionomie très remarquable un assez joli talent d'amateur sur cet instrument très populaire en France et que les gamins de toutes les villes se font avec des débris d'assiettes ou des morceaux d'ardoises. Aussi M. Cushing n'eût-il compris qu'il nous devait un dédommagement et s'est-il exécuté de fort bonne grâce.

La troisième représentation a eu lieu vendredi 19. Le mauvais temps avait sans doute, retenu beaucoup de personnes chez elles et c'est vraiment dommage, car Mme Thierry s'est surpassée. Dans la Cachucha et la Zingarilla les bravos les plus sympathiques l'ont saluée à plusieurs reprises et l'ont remerciée de ses efforts pour charmer les spectateurs — efforts parfaitement couronnés de succès, du reste, mais dont il faut lui être d'autant plus reconnaissant que les vides de la salle étaient bien apparents et que le piano l'a parfois assez peu secondée.

L'accompagnement du morceau de la Lucia, chanté d'une manière tout-à-fait remarquable par M. Lazzoni a aussi laissé à désirer.

FUILLETON DU MESSAGER.

THÉÂTRE.

La dernière représentation des artistes, que nous avons le plaisir de posséder, en ce moment, à Papeete, a eu lieu lundi, avec un grand succès; elle a complètement justifié nos espérances. Mme Thierry a été pleine de grâces dans la Mazarin, et surtout dans la Manon, où elle s'accompagnait avec les castagnettes; dans le pas de deux tiré du ballet de la Esmeralda, elle nous a donné un échantillon de son talent et fait regretter de ne pas la voir, sur une scène plus digne d'elle; dans la Sicilienne, elle a été charmante.

M. Bernardelli a exécuté le Carnaval de Venise, de manière à nous faire décider, que ce fût lui qui l'eût joué dans la première représentation. Il a dansé sa gigue de matelot d'une façon toute caractéristique et a fait certainement envie à plus d'un spectateur des secondes.

M. Lazzoni nous a dit deux chansons italiennes, l'une perdue et le Chœur qui ont eu beaucoup de succès; la dernière a été redoublée et nous remercions l'artiste de la complaisance avec laquelle il l'a recommencée. Son grand air du Châlet, parfaitement chanté, a répété les deux soupirs. Qui de nous n'a vu maintes fois repré-



... les ne portent point les traces de mutilations qui trop souvent se remarquent sur ces derniers, et n'ont point cet air d'assoupissement hébété produit par le hachich. Ce sont généralement, au contraire, des hommes grands et robustes, dont le seul maître consiste à être tombés entre les mains des Khiviens, qui, les ayant fait esclaves, les mettent dans la nécessité de venir implorer de la charité publique la rançon qui doit racheter eux et leurs familles. Les Khiviens, garantis contre toute espèce d'attaques par les huit cent quarante lieues de désert qui les entourent de toutes parts, sont groupés en hordes dans une oasis arrosée par l'Oxus, et qui semble une île immense dans une mer de sable. Leur territoire habitable ne présente pas une surface de plus de cinq mille lieues carrées. Leur principale richesse consiste en beaux chevaux de race turcomane. La haute taille de ces animaux et leur ardeur infatigable sont des qualités inappréciables pour leurs possesseurs, dont l'unique commerce consiste dans la vente des esclaves qu'ils font en s'emparant de schalutants, les aides du Khorassan. Pour exercer ce brigandage, ils s'associent aux Turcomans, qui campent sur l'extrême frontière nord du Khorassan, le long des rivières Astrak et Mourghab, et qui ont la singulière prétention de ne jamais repasser à l'ombre d'un arbre et de ne courber la tête sous l'autorité d'aucun roi. Les traqueurs, après avoir parcouru tout d'une balaine la grande distance qui les sépare de la Perse, tombent à l'improviste sur les pauvres cultivateurs, leur jettent le lasso, et les entraînent dans leur fuite précipitée, avant que ceux qui restent aient le temps de venir à leur secours. Aussi vont-on dans tous les vallons que forme la longue chaîne de montagnes de l'Elborgh, au nord de Khorassan, de hautes tours qui s'élèvent au milieu des champs, et où se réfugient les malheureux villageois, lorsque, se livrant à leurs paisibles travaux d'agriculture, ils voient impérieusement fondre sur eux un groupe de Tartares qui, après avoir franchi les gorges étroites des ravins, viennent à la chasse aux hommes. Cette dentrie humaine est la seule qu'ils exploitent, et rien pour eux ne peut en compenser le profit. Entre les mains d'un traqueur khivien ou turcoman, un Persan est une véritable valeur. Il fixe son prix suivant son âge, sa force, et surtout selon la position sociale de sa famille, qui peut le racheter, si ses ressources le lui permettent. Dans le cas contraire, il est vendu à l'intérieur de la Tartarie. Il arrive souvent que, lorsque les parents d'un captif ne peuvent payer sa rançon ou même au prisonnier, s'il laisse des frères, de rentrer en Perse pour aller recueillir par l'aumône le prix de sa rançon. Il se munit, à la frontière, de papiers signés des prêtres et constatant le fait, s'attache une corde au cou en signe d'esclavage, et va quêter par tout le royaume, jusqu'à ce qu'il ait réuni la somme exigée pour se racheter. Cet odieux commerce avait beaucoup diminué depuis la campagne de Féroûz-Kouk, en 1837, à la suite de laquelle plusieurs centaines de familles turcomanes furent emmenées à l'Ébhar, où elles sont encore retenues, et aussi grâce aux efforts du sultan, gouverneur du Khorassan, qui avait fréquemment repoussé les incursions des Turcomans. Malheureusement le sultan, secondé par Djafer, khan de Solzivar, son parent, s'étant révolté en 1846 contre l'autorité du schah, les Turcomans, à l'instigation du khan de Khiva, reprirent le cours de leurs déprédations. Cette barbare association est aussi indispensable aux Khiviens qu'aux Turcomans; car ces derniers, occupant la frontière persane, ne peuvent vendre les esclaves qu'ils ont qu'aux Khiviens. Ceux-ci, se croyant assurés de l'impunité par la difficulté d'arriver jusqu'à eux au travers d'un désert, bravaient toutes les menaces que leur adressaient la Perse et la Russie, à qui chaque année bon nombre de sujets étaient enlevés sur le littoral de la mer Caspienne. L'expédition dirigée en 1842, par le général Perowsky, contre Khiva, quoique ayant manqué par suite de la rigueur de la saison, procura au khan que les Russes pouvaient arriver jusqu'à lui. De plus, les barbares de pirates qui venaient enlever des Persans le long de la côte du Mazandaran et dans le golfe d'Asterabad, furent brûlés par une station maritime russe qui s'y est établie depuis quelques années. Certain qu'en cas d'insuccès il serait abandonné de ses sujets, qui embrasseraient, comme toujours, le parti de plus fort, le khan

jugea prudent de mettre un terme au commerce des esclaves sur la frontière russe. Néanmoins il n'en continua pas moins à faire ce trafic du côté de la Perse, malgré l'active surveillance dont les Turcomans étaient l'objet de la part des gouverneurs.

Il est à remarquer qu'à chaque nouveau règne, ces hordes belliqueuses tentent une incursion afin d'essayer la résistance qu'on leur opposera. S'ils sont battus, ils ne bougent plus; tant que la même autorité subsiste. Si au contraire, ils ont le dessus, maître au pays! Ils traitent en esclavage des villages entiers, vendent les femmes et les hommes vigoureux, et immolent les vieillards à leur dieu Sunnite, « afin, disent-ils, de le satisfaire en lui offrant sa portion du butin, et aussi pour tout utiliser » Ils s'emparaient des troupeaux, ruinent les moissons et laissent un désert partout où ils passent. C'est ce que tenta de faire dernièrement le khan de Khiva, dont les ressources financières se trouvaient considérablement diminuées, par suite des entraves que la Russie avait mises à son commerce d'esclaves. Tournaient toutes ses forces contre la Perse, et secondé par les Turcomans, il osa attaquer le Khorassan à la tête de 30,000 cavaliers volontaires. Après quelques pillages, la plus grande partie de son armée l'abandonna, et il resta entouré seulement de 8,000 hommes. Cependant, confiant dans l'inaction apparente de l'armée persane, et campé sur le bord du Mourghab, il se reposait sous sa tente de feutre lorsqu'il fut surpris par le gouverneur de Meched, qui, ayant réuni toutes ses forces, l'attaqua à l'improviste, et, après une charge audacieuse, s'empara de lui et de toute sa suite. Le khan khivien fut mis en fuite. On fit un gros butin, consistant principalement en chevaux d'une très grande valeur, et en harnais magnifiquement ornés. C'est le seul luxe que se permettent les usbecks. On s'empara également des femmes. Les Persans appréciaient beaucoup les Turcomanes, malgré le peu de beauté de leurs traits, à cause de leur blancheur et de leur embonpoint. A propos de femmes tartares, le prince Malek-Karsem Mirza me disait « Mon frère me fit voir dans sa tente une belle Turcomane à la fleur des flammes. Ah! si la Chiraziense a le feu et la couleur du soleil, la Turcomane a la blancheur péle et rêveuse de l'astre de la nuit! Je voudrais que la première me servit d'échanson au milieu d'un buisson de roses, à l'ombre d'un platane, tandis que l'autre, au chant du rossignol, me bercerait sur ses genoux semblables au divet du cygne! »

Le triomphe des Persans sur les Khiviens fut suivi, ainsi que cela se pratique toujours en Orient, de massacres atroces. Loin que le succès arrête, comme chez nous, l'effusion du sang, c'est alors que commence une horrible boucherie. L'un coupe autant de têtes qu'il en peut enfler sur sa balonnette, et en suspend deux ou trois à sa ceinture, chacune devant lui rapporter douze francs; l'autre, les poches pleines d'oreilles qui lui seront payées trois francs la pièce, se dirige en arrière de tout ce qu'il voit dans les vêtements et le harnais, et en dit va le sien. Fixé on poudre, boîte à mèches, briquet, amulettes, Coran, tabaciers, baumes pour les plaies, reliques, talismans, elous et fers de cheval, fil, aiguilles, chiffons, etc., etc., et mille autres folies que tous les Tartares portent suspendues à leur ceinture de cuir, et dont le poids et le nombre doivent gêner leurs mouvements. Les blessés ennemis ne sont jamais recueillis et soignés dans les hôpitaux (1). C'est sur eux que les vainqueurs taillent ces trophées de têtes et d'oreilles dont ils ornent leurs fusils et leurs lances. Au reste, rien n'est comparable à la froide impassibilité et au stoïcisme avec lequel ces hommes supportent les souffrances les plus cruelles. Les tortures et les mutilations ne leur arrachent pas même un soupir, et il arrive souvent que, séparé par une simple tente de toile d'un lieu où se passe la scène la plus sangninaire, vous n'entendez qu'un bruit de hache tranchant la chair, semblable à celui que produisent les bouchers détaillant leur viande.

(1) On se rappelle assez l'étonnement que témoignait dernièrement les Turcs en voyant les soins hospitaliers que nos généraux trouvaient pour les blessés russes; pour être convaincus qu'ils ne se sentent encore fortement de leur origine.



un exemple comme celui qui vient d'être donné par *Navéduin-Solich*, en frappant de terreur les tribus et les chefs de l'Asie centrale, paraissant pour longtemps les frontières de toutes ces hordes avides. Tranquille de ce côté, la Perse, avec l'immense matériel de guerre accumulé dans ses arsenaux par la prévoyance du premier ministre de Méhémed-Schah, pourrait prendre part à la lutte colossale de l'Occident, et devenir par suite une alliée fort utile.

Découverte d'un nouveau peuple.

L'Amérique est une terre bénie : voilà près de quatre siècles que les blancs la parcourent, et cinq ou six fois par siècle, on y découvre un Eldorado. Sans parler ici des pays étrangers, merveilleux, que les aventuriers espagnols d'autrefois et les hardis voyageurs américains de 1850 sont allés chercher au fond des gorges des Andes ou au milieu des Montagnes Rocheuses, sur la foi de quelques Indes vagabondes, nous citerons comme la plus parfaite des Eldorados passés, présents et futurs : cette vallée mystérieuse de l'Amérique du Sud, où Candide arriva un beau matin, en compagnie de son valet Cacambo. Depuis Voltaire, nous avons lu la description de bien des pays aussi merveilleux qu'invincibles ; mais il faut le dire, quel qu'ait été le talent des narrateurs, aucune des contrées ainsi décrites ne nous a paru digne jusqu'ici d'entrer en comparaison avec celle où s'enrichit si subitement le naïf amant de la jeune baronne de Thunder-ten-tronckh.

M. O. G. Green, dernièrement passager à bord de la corvette américaine *Decatur*, vient cependant d'avoir la noble audace de lutter de génie inventif et de richesse d'imagination avec le chantre de *Heuri IV*. Nous ne saurions décider, aujourd'hui, quel succès mérite sa tentative, ni si l'Eldorado que sa tête vient de mettre au monde est aussi merveilleux que les séjours fabuleux décrits avant lui. M. Green nous apprend, en effet, qu'il n'a pas dit encore son dernier mot et, pour le juger, il faut attendre la fin de son récit.

Voici, dans tous les cas, ce que nous apprend le début de sa narration.

Vers le commencement de cette année, la corvette *Decatur* sortit du port de Rio Janeiro, pour se rendre dans le Pacifique, de conserve avec la *Pour Massachussets*. Au bout de quelques jours de traversée, les deux navires furent séparés par une violente tempête, et, comme tous les tentacules du vapeur pour retrouver le *Decatur* furent infructueuses, les gens du *Massachussets* se résignèrent à faire leur deuil, lorsqu'un jour, en courrant dans le détroit de Magellan, ils aperçurent à leur grande surprise, le *Decatur* se balançant tranquillement sur ses ancres, à quelques encablures de la Terre-de-Feu. Dire la joie de la rencontre serait chose tout à fait inutile. On se fit de part et d'autre, le récit des dangers courus et des merveilles rencontrées ; mais entre tous ceux qui eurent à parler, M. Green fut celui qui donna le plus des deux équipages, en racontant ce qu'il avait découvert dans une de ses excursions sur la terre-de-Feu. Nos lecteurs pourraient voir qu'il y avait effectivement de quoi s'émerveiller, par le passage suivant d'une lettre que ce voyageur vient d'adresser à une de ses amis, en date du 15 février 1855.

« ... Comme le temps ne paraissait pas devoir changer, j'obtins la permission de m'absenter du navire, en compagnie de mon camarade et ami d'école, le docteur Bainbridge aide-chirurgien. Nous fumes débarqués sur le rivage de Terra del Fuego, avec un travail et une difficulté extrêmes, nous parvîmes à gravir une montagne qui s'élève tout le long du rivage sud-est de ce détroit, et après avoir monté environ 3,500 pieds, nous nous trouvâmes sur un plateau d'une beauté et d'une richesse inouïables, où se déroulaient à perte de vue, des champs, fertiles, ornés d'une variété extraordinaire d'arbres couverts de fleurs et de fruits et où nous remarquâmes, à chaque pas, des marques évidentes de la civilisation la plus éclairée et de raffinement le plus complet. Nous n'avions jamais rien lu sur ce peuple et dans la croyance que cette île était, sinon entièrement déserte,

du moins habitée seulement par quelques misérables cannibales et des hordes barbares, nous nous étions munis d'armes, aussi, jugés de notre surprise.

« Les habitants ne furent pas moins étonnés à notre apparition ; mais ils ne firent aucun démonstration de terreur ou d'hostilité. Nos vêtements les amusèrent beaucoup et, comme nous étions les premiers blancs qu'ils eussent jamais vus, ils s'imaginèrent que nous leur avions été envoyés par le soleil, leur Dieu, pour leur apporter quelque bonne nouvelle. Ces gens sont de la race la plus noble que j'aie jamais vue ; les hommes ont tous de six à six pieds trois quarts de haut ; ils sont bien proportionnés, doués d'une force d'athlètes et droits, élancés, comme une flèche. Les femmes sont certainement les modèles de beauté les plus parfaits du monde ; d'une taille d'environ cinq pieds, d'un embonpoint adorable, aux mains et aux pieds délicieusement minces, et à l'œil noir, étincelant, d'où partent des éclairs qui vous prennent d'assaut. Nous nous rendîmes à leur invitation et restâmes deux semaines entières au milieu de ce peuple étrange.

« Ses prêtres, qui emploient la langue latine, enseignent des traditions qu'ils tiennent de leurs prédécesseurs, et qui remontent à cinquante siècles.

« Ces prêtres nous apprirent qu'autrefois leur île faisait partie du continent ; mais que, par suite d'un violent tremblement de terre, il se forma la passe connue, à présent, sous le nom de Détroit de Magellan. D'après leur tradition ce cataclysme date déjà de 1900 ans. Sur la cime d'une montagne qui s'élevait vers le soleil et dont le pied s'enfonçait là où passent à présent les eaux des océans, se trouvait leur grand temple qui, d'après leur description et la comparaison avec un autre temple qu'ils nous montrèrent, devait recouvrir 17,200 pieds carrés de terrain et avoir plus de 1100 pieds de haut ; il était bâti du marbre le plus pur, taillé en forme de toiles.

« Le navire qu'ils virent porter cette lettre est en vue et je dois me hâter de terminer. J'ajouterai, seulement, que le rapport officiel du docteur Bainbridge au département contiendra les récits les plus intéressants, les plus précieux et les plus propres à étouffer le peuple américain. Je vais profiter de cette occasion pour vous envoyer un spécimen de peinture sur porcelaine, que j'orlât avoir plus de 3,000 ans, et une image faite d'or et de fer, dont les pens se sont emparés dans une de leurs canoës guerriers, alors que leur pays n'était point détaché du continent.

« Ce peuple compte environ trois mille habitants, en y comprenant les hommes et les enfants, l'on m'a assuré que ce chiffre n'a jamais varié de plus de 200, comme le prouvent des traditions qui remontent à un temps immémorial. Quand les vieillards deviennent trop faibles, on les laisse mourir, et si les enfants se multiplient trop rapidement, les prêtres en sacrifient quelques-uns.

Ceux-ci forment environ un dixième de la population et ont les mœurs de ces anciens gymnosophies qui allaient presque nus, s'abstenant de viandes, renouaient à toutes les robes et s'adonnaient à la contemplation des choses de la nature. Ils appartiennent à une race particulière et n'admettent jamais d'étranger dans leur ordre. Ils vivent pour la plupart, près d'une jolie rivière qu'ils nomment Tanacan, dont la source se trouve au haut des montagnes et qui, après avoir arrosé la magnifique vallée de Lanu, se jette dans l'Atlantique, à l'extrémité Sud-Ouest de l'île.

Ils préfèrent cette résidence à cause des nombreuses ablutions auxquelles ils se livrent. Ils se nourrissent de lait, qu'ils font couler avec des herbes aigres, de pommes, de riz et de toute espèce de fruits et de légumes ; mais ils croient que c'est le comble de l'impureté d'y goûter de quelque chose qui n'est en vie. Ils habitent de petites cabanes, chacun la sienne évitant la compagnie et les conversations, passant tout leur temps dans la contemplation et dans la pratique de leurs devoirs religieux, etc.

Franchement, si ce que M. Green et son ami le docteur ont encore à dire sur le compte de leur nouveau peuple, n'est pas mieux imaginé que ce qu'ils en ont déjà raconté, nous déclarons que Candide et Cacambo leur étaient infiniment supérieurs. Il y a, toutefois, nous devons l'avouer,



quelque chose de phénoménal dans le récit de ces messieurs :
l'histoire des prêtres qui parlent latin.

INONDATION.

Les journaux du midi sont remplis des plus tristes détails. On lit dans le *Journal de Toulouse* du 4 juin :
Pendant toute la journée d'hier, une seule femme n'a cessé de se porter sur les bords de la Garonne pour contempler l'horrible et majestueux spectacle du débordement de ce fleuve. On voyait sans cesse des débris de pontons, des arbres entiers, des meubles chariés par les flots. De l'embarcadere à la Bagnas, ce n'était qu'un vaste lac. Une maison s'est écroulée non loin de la propriété de M. Raymond. Dans la rue des Amendeurs, l'eau s'élevait jusqu'à la maison Planet, et les habitants avaient dû se réfugier dans les étages supérieurs.

Au nombre des hommes qui n'ont pas craint d'exposer leur vie en portant secours aux inondés, on signale le sieur Antoine Escribe, de Pourcorville, cantonnier de navigation qui déjà dans d'autres circonstances avait fait preuve de dévouement.

Samedi, dès six heures du soir, Escribe, malgré la violence des eaux, dirigea son frêle esquif vers une métairie de Vieille-Toulons, appartenant à M. de Castellane et affermée à M. Penot, qui était déjà envahie. L'eau s'élevait au rez-de-chaussée à une assez grande hauteur, et les bestiaux nageaient dans les étables.

Escribe est resté toute la nuit, aidant les personnes de cette habitation à empêcher que les bestiaux ne se noyassent. Hier, vers huit heures du matin, une partie des murs commençant à s'écrouler, on dut par prudence songer à abandonner l'habitation ; ce n'était pas sans danger, car il fallait descendre de l'étage supérieur au moyen d'une échelle appuyée sur l'esquif, l'eau coulant constamment en mouvement par les sauts.

Cette opération difficile réussit cependant, et l'on put voir revenir, alors que ne l'ayant pas revu depuis la veille on le croyait perdu, Escribe ramenant cinq personnes qu'il venait ainsi de sauver.

Nous sommes heureux d'annoncer que le fleuve est aujourd'hui prêt de rentrer dans son lit. Au pont Saint-Pierre, on voyait ce matin une partie du tablier retenu par les câbles du pont de la Saint-Cyprien.

La pluie, qui persistait depuis plusieurs jours, a enfin cessé. Le temps paraît être passé au beau ; il faut espérer que cet heureux changement sera durable.

PAPETERIE — prix courant des principaux articles d'impression et des produits du pays, pendant la 1^{re} quinzaine d'octobre 1855.

Les transactions ayant été peu importantes dans la semaine, les prix se sont à-peu-près maintenus les mêmes. Cependant la farine et le vin ont en plus grande demande.

Farine de Calcutta	les 100 k.	60 fr.
Vins en barrique (bouteilles)	220 l.	250 fr.
Eau-de-vie, bonne qualité	31.70	40 fr.
Qualité ordinaire	31.70	7 fr. 50
Saïsson. (Pore et Boeuf)	90 k.	425 fr.
Légumes secs, haricots	400 k.	35 fr.
Sucre brut	400 k.	88 fr.
Café cent. Amérique	100 k.	220 fr.
Huile de coco le tonneau de	300 gallons	825 fr.
Pécule d'Arrow-root	les 100 k.	60 fr.
Nacre	(manque)	
Tes de cirons	sans demandes	
Marché de Papeterie pendant la 2 ^e semaine d'octobre.		
Pain	le Kilogramme	4 f.
Viande de boucherie (pore ou boeuf) le kilog.		2 f.
Poisson	le kilogramme	4, 50
Oeufs	la douzaine	2, 50
Véhicules	la douzaine	30 fr.
Charcuterie	le kilogramme	4 fr.
Il a été aussi vendu au marché de la viande de boucherie à 4 fr. 50 c. le kilogramme.		

N. B. C'est par erreur que dans notre dernier numéro les salaisons ont été cotées à 225 francs au lieu de 125 francs.

BÂTIMENTS SURRAGE.

30 septembre. Corvette française *Moest*, commandée par M. Belland, lieutenant de vaisseau.
Golette française *Tonemous*, désarmée.
Golette française *Nubio*, désarmée.

27 août. Trois mâts du protectorat *Dumont d'Urville*, capitaine Lemoitelle.

1 septembre. Trois mâts américains *Sofronia*, capitaine Hall.
26. 3 mâts français *Africaine*, capitaine Josse.
13 octobre. Golette du protectorat *Morika*, capitaine Mai.

16. Golette du protectorat *Diana*, capitaine Roi.
18. Balaïnier français *Jason*, capitaine E. Hache.
18. Balaïnier américain *Maria*, capitaine Moors.

Mouvements du port de Papete du samedi 13 au samedi 13 octobre 1855.

ENTRÉS

13. Golette du protectorat *Morika*, capitaine Browne, 46 tonnes, 10 hommes d'équipage, 70 passagers, venant de l'île Fanning en 35 jours ; au lest.
16. Golette du protectorat *Diana*, capitaine Roi, 60 tonnes, 5 hommes d'équipage, venant de Hapage ; sur lest.

18. Balaïnier américain *Maria*, capitaine Moors, 202 tonnes, 46 hommes d'équipage ; au relâche.
18. Balaïnier français *Jason*, capitaine E. Hache, 614 tonnes, 33 hommes d'équipage, 4 passagers, venant d'Honolulu en 36 jours ; 2000 barils d'huile.

SORTIS

14 octobre. Golette française *Papete*, commandée par M. Rosenzweig, lieutenant de vaisseau ; pour les Ponape.
15. Golette hambourgeoise *Stinlang*, capitaine Smoen, pour Mangareva et Valparaiso.

16. Aviso à vapeur *Duroc*, commandé par M. de La-vaissière, lieutenant de vaisseau, pour Papeari.

ARSENAL

Le 3 octobre le balaïnier américain *Maria* accoste le quai.

ANNONCES.

AVIS.

POUR VALPARAISO.

Le joli trois mâts barque *Dumont d'Urville*, partira pour Valparaiso du 20 au 25 octobre prochain.
S'adresser pour fret et passage, à MM. Casaubon et Belais.

LEMOITELLE.

AVIS AU PUBLIC.

Mme Maria Chery a l'honneur de mettre à la disposition du public quelques ouvrages choisis, soit par abonnement ou à 50 centimes le feuillet.

Elle a reçu des chapéaux de paille d'Italie grands de bords, forme Pamela, dans les prix de 4 à 5 piastres.

EMPRUNT A LA GROSSE.

Suivant autorisation donnée par le tribunal civil de première instance et de commerce des îles de la Société par jugement du 30 octobre 1855.

Lundi 22 octobre prochain, à l'heure de midi, en l'étude et par le ministère de M. Robin, notaire, à Papeari, il sera procédé à l'adjudication au rabais d'une somme de 75,000 francs, jugée nécessaire pour remettre les trois mâts français *Africaine*, du port de Bordeaux, en état de reprendre la mer.

La somme prêtée, augmentée de son taux d'adjudication au rabais, sera remboursée à l'adjudicataire ou à son ordre en un anneau courant de France vingt jours après l'arrivée de l'*Africaine* au port Bordeaux, et garantie expressément sur les corps, quille, après et apparaux et armement dudit navire *Africaine*, dont la capacité est de 384 tonnes 30/100.

Voir pour plus amples informations le cahier des charges déposé en l'étude de M. Robin.
L'Imprimeur gérant : H. GROSSETTE DE BOURSON.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DU 13 AU 20 OCTOBRE 1855.

DATES.	MÉTÉOROMÈTRE		TEMPÉRATURE			Tension moyenne de la vapeur.	Humidité relat. en centigmes.	Quantité de pluie tombée.	Vents dominants pendant le jour.
	hauteur moyenne.	oscillation diurne.	Minima.	Maxima.	Moynne.				
S.43	759.30	4.5	24.0	28.8	24.90	21.95	20.71	84.0	O.
D.14	760.05	4.3	30.6	29.0	24.80	21.55	20.14	83.2	O.
L.15	761.37	4.6	30.0	27.0	23.50	21.46	18.33	82.3	O.
M.16	761.60	4.4	20.2	25.0	23.10	21.30	15.48	76.0	O.
M.17	761.62	4.4	19.8	25.4	23.60	21.05	17.30	81.8	O.
J.18	762.05	4.2	19.2	31.2	21.70	21.75	16.34	93.2	E.
V.19	761.38	4.2	30.0	31.2	22.10	19.44	96.3	0.00, 25	N.O.N.